

BLOODY MONDAY

Pizzinat: «On voit le corps d'athlète»

vendredi 27 septembre 2013 - Simon Meier



Juste avant de donner le coup d'envoi du dernier Servette-Wil, le néo-retraité Lionel Pizzinat a posé son regard sur quatorze clichés d'Eric Lafargue, qui retracent sa carrière. On l'y voit en casseur de Pirlo, en garagiste, sous le maillot de Lausanne, avec une fausse blonde ou sa vraie épouse, un soir de grand bonheur.

Sachant qui est devenu Andrea Pirlo, qu'est-ce que ça vous fait de revoir cette image d'un Suisse-Italie M21, qui remonte au 10 juin 1996? Vous n'êtes pas loin de lui casser le genou...



«C'est un très grand souvenir pour moi, un Suisse-Italie aux Charmilles... Le milieu de terrain, en face, c'était Gattuso, Pirlo et Ambrosini. On avait fait 0-0 si je ne m'abuse, frôlant la qualification pour le Championnat d'Europe. Pour moi, jouer ce match en tant que capitaine de l'équipe de Suisse, face à l'Italie mon pays d'origine, au moment des hymnes nationaux, c'était un peu particulier on va dire... A l'aller, on avait perdu 1-0 et c'est Pirlo qui avait mis le but.»

Contre Xamax le 24 avril 1999, donc l'année du dernier titre servettien, avec déjà une certaine capacité à poser le pied sur le ballon...



«Je pense que ce n'était pas en plein match, là... Si j'ai une bonne mémoire, c'était aux Charmilles, un jour où Xamax avait envoyé la deuxième équipe – Florent Delay jouait en attaque. Sinon c'est clair que l'année du titre, pour moi qui était passablement jeune, c'était une belle satisfaction. J'avais fait partie de cette grande équipe, avec quelque chose comme 23 ou 26 présences. C'est un grand souvenir.»

Alors là, vous êtes le seul à pouvoir en parler de cette photo, prise en juillet 1998...



«Purée... Ce qui me vient en premier, là, c'est les cheveux blonds. C'était l'année avant le titre, quand on avait fait l'Europe avec Gérard Castella. Il y avait Monsieur Patrick Müller dans l'équipe, on était déjà grands copains et on avait dit que si on finissait européens, lui devait se couper les cheveux – il les avait longs – et moi me les teindre en blond. Voilà pour l'anecdote. A part ça, je ne sais pas d'où sort cette photo. C'était peut-être en souvenir de mon papa, qui était garagiste. Et puis j'ai joué un peu à toutes les positions sur le terrain, dans ma carrière. Donc la roue de secours, ça me va bien.»

En ce 10 juillet 1999, vous portez le maillot du Lausanne-Sport... Un commentaire sur cette parenthèse?



«Après le titre, moi en tant que Servettien, je n'aurais jamais voulu partir. Mais j'y ai été un petit peu forcé. Patrick Trotignon, qui voulait déjà me prêter les années précédentes – j'avais toujours refusé -, avait rendu la chose inévitable. Voilà, je suis passé chez l'«ennemi», peu après le match du 2 juin 1999, avec Jean-Philippe Karlen aussi. Ça a été une expérience de six mois, mais elle a été très belle: c'était quand même le grand Lausanne, qui jouait très bien au foot avec Pierre-André Schürmann à sa tête. Et puis c'est là que j'ai rencontré Oscar Londono, donc c'est important.»

Revenons à la thématique des fausses blondes, qu'on voulait de toute façon aborder. Que dire d'Alexandre Rey en ce 4 août 2000?



«Je ne me souvenais pas qu’Alex avait aussi fait ça, il faudrait lui demander pourquoi... C’était quand même les années 2000, où les teintures blondes étaient à la mode. (Il se marre). Avec un peu de recul, ça fait bizarre. (Rires bis).»

10 décembre 2000, Servette-Saint-Gall (3-1). Cette image-là, on l’a choisie pour sa beauté crépusculaire et pour les Charmilles en toile de fond. Que vous inspire-t-elle?



«Revoir les Charmilles, c'est toujours un pincement au coeur. Ça reste toute ma jeunesse. Quand j'étais tout petit, j'habitais à 150 mètres du stade, j'allais voir les matches et par la suite, j'ai eu la chance d'y jouer. Si on se réfère à cette photo, c'était la première année avec Lucien Favre et dans mon souvenir, quand je repense à toutes les équipes du Servette qu'il y a eu, je me dis que c'était l'une des plus belles. La première saison avait été moyenne, malheureusement, mais il y a aussi eu de beaux succès après. Il y avait Wilson Oruma, Martin Petrov, Alexander Frei, Goran Obradovic... C'est vrai que d'avoir joué avec cette équipe – j'étais libero à cette époque -, c'est un grand motif de satisfaction pour moi.»

Le 22 mai 2001, à l'entraînement, avec Patrick Müller et Alexander Frei. Un mot sur le trio que vous formez là?



«(Sourire). C'est sympa de nous voir. Avec Patrick, il y a un rapport qui subsiste encore aujourd'hui – je suis le parrain de son fils. C'est difficile de nouer des amitiés dans le foot, des vraies, et là c'en est une. Avec Frei, ce sont deux joueurs qui ont fait une carrière extraordinaire, deux grands du foot suisse. Alex, je l'ai juste côtoyé une saison. D'ailleurs, je ne sais pas d'où elle sort, cette photo, parce qu'on n'a jamais joué ensemble, les trois. Patrick était à Lyon, mais il avait dû venir s'entraîner avec nous une semaine. Belle photo... Il y a deux grands, et puis il y a moi.»

Le 1er juin 2006 à Herisau, durant les finales de promotion de 1re Ligue, la saison de votre retour à Genève après cinq ans en Italie...



«C'est le match le plus difficile qu'on a eu sur cette fin de saison – j'étais arrivé peu avant les finales. Les supporters avaient fait le déplacements très nombreux et, malgré le fait qu'on était en juin, il avait presque neigé ce jour-là. On se serait cru en hiver et on avait passé l'écueil en gagnant 3-1 avec des joueurs comme mon ami Patrick Girod, ou Aleksandar Bratic. C'est un beau souvenir, on avait fait une belle fête avec les supporters qui étaient venus jusqu'à Herisau.»

Servette-Schaffhouse, 6 mars 2010... Vers quoi vous envolez-vous?



«Alors ça, c'est le dernier but de ma carrière. Le plus beau aussi, une reprise de volée de 30 mètres en plein lucarne. Il est un petit peu passé inaperçu, il n'y avait pas beaucoup de monde au stade... Mais ce but, si je l'avais inscrit en Super League, on en parlerait encore, parce qu'il était... D'ailleurs, je me demande encore comment j'ai pu mettre un but pareil. D'où mon envol sur la photo. C'était le début de l'ère Alves, où on avait commencé à tout gagner.»

Là, c'est vous qui allez nous dire où et quand on se trouve...



«C'est le soir de la promotion, non? [Oui.] Je ne sais pas ce que je fais tout seul sous la douche mais... Là, je n'ai pas l'air très heureux, mais on voit le corps d'athlète, hein... J'ai toujours été bien taillé comme une armoire. Cette promotion, c'était un moment unique. En revenant avec Servette en 2006, l'idée était de terminer ma carrière en Super League, mais il y avait un long bout de chemin à faire. Quand on y est arrivé contre Bellinzona, dans un stade plein, c'était magnifique, un moment indescriptible. On a vraiment vécu une très belle fête ce soir-là. Elle a malheureusement été un peu ternie le lendemain, pour d'autres raisons, avec Monsieur Majid Pishyar, voilà.»

En ce même 31 mai 2011, avec une personne qui mérite sans doute une mention spéciale...



«Mon épouse. Je lui dois tout à mon épouse. Quand je suis revenu d'Italie, j'ai recommencé au Servette en 1re ligue, elle est arrivée enceinte de huit mois à Genève, elle qui est du sud de l'Italie. Ce n'était pas évident. J'ai toujours travaillé à côté en plus de mon métier de footballeur et ce n'était pas facile. Il faut avoir quelqu'un de solide à ses côtés. Voilà, c'est mon épouse. Il y avait aussi nos deux petites filles à mes côtés ce soir-là. On a réalisé pourquoi on avait fait tous ces efforts.»

Le 26 février 2012, après une victoire à Tourbillon pour la saison du retour en Super League. D'où vient cette rage?



«Pour Servette, gagner là-bas, c'est toujours une belle victoire. J'ai eu la chance de connaître ça deux fois. Celle-ci, elle était un peu particulière, parce que c'était la période juste avant la possible mise en liquidation, lorsque Monsieur Majid Pishyar avait coupé les robinets. On avait joué ce match-là dans des conditions incroyables, en partant le jour même, en mangeant en route et en n'ayant même pas de lits pour faire une sieste – les joueurs dormaient dans les canapés de l'hôtel, sur la pelouse. On avait gagné ce match à la souffrance, avec un but de Goran Karanovic. Je ne me suis jamais trop laissé aller à extérioriser mes sentiments, mais là, il y avait une rage. C'était à l'époque de l'entraîneur João Carlos Pereira, que je tiens à mentionner parce qu'il a été là à la pire période, qu'il a toujours été digne et bien travaillé.»

Un jour plus triste, maintenant. Arrivez-vous à dire quand c'était?



«C'était le foot-tennis le lendemain du match de Lausanne [le 29 mai dernier, soir de relégation]. On nous avait dit que les supporters viendraient peut-être nous dire bonjour aux Evaux, voilà... On était sorti pour affronter la situation quand même, parce qu'il n'y avait pas à se cacher. On avait fait un foot-tennis, on avait cherché à prendre un petit peu de joie malgré tout après ce match-là. Pour moi, mon avenir, rien n'était clair à ce moment. Mais c'était une grosse désillusion parce qu'avec mon problème au dos, il était très incertain que je puisse rejouer au foot. J'avais fait énormément d'efforts pour revenir et c'était dur de terminer comme ça, sur une relégation.»

Servette-Vaduz, le 22 juillet dernier. Vous n'étiez plus là, mais en fait si...



«Alors ce match-là, c'était particulier. J'étais en train de le regarder chez moi sur Swisscom TV, avec David Gonzalez d'ailleurs, qui venait d'être écarté. Voilà, je suis tombé sur cette image dans mon salon et ça m'a fait plaisir. C'est un honneur d'avoir eu une telle banderole et tous ces remerciements. Je n'étais pas au stade, mais ça m'a fait chaud au coeur.»

(Photos Lafargue)